

Un des membres de la Société d'histoire honoré

L'association Québec-France a décerné un des membres de la Société d'histoire des Quatre-Lieux un certificat de mérite pour son dévouement au sein de ce groupe. M.Rivard est aussi fort actif au sein de notre Société. L'an dernier, il a prononcé une conférence sur les Patriotes. En avril 1997, il a présenté son travail sur M. Horace Boivin, maire de Granby durant 25 ans. Il a aussi fait paraître une histoire de ce haut personnage qui a été lancée lors de l'inauguration du monument qui lui a été élevé devant l'hôtel de ville de cette municipalité

À ne pas manquer

M. Marcel Juneau parlera du métier de forgeron artisan devant la Société d'histoire

M. Marcel Juneau, qui a travaillé la forge d'art à Saint-Césaire pendant près de 40 ans viendra rencontrer les membres de la Société d'histoire des Quatre-Lieux le mercredi 21 mai à 19h30.

L'événement aura lieu à son ancien atelier maintenant devenu La Maison de l'Artisan. Cette boutique est située au 1005, route 112, à Saint-Césaire. M.Juneau parlera des différentes techniques de forge et expliquera ce qu'était son métier dans les années 1950, 1960 et 1970.

La réputation de Marcel Juneau et de son frère Lucien, qui exploitait un atelier lui aussi à Saint-Césaire dépassait les frontières de la région et même de la province. Au cours des années 1950, un film a été fait sur leur métier dans le cadre d'une série sur les métiers réalisée par Jean-Marie Gaudreault, qui était alors directeur de l'École des métiers de Montréal.

Texte de la conférence prononcée par Mme Jeanne Grisé-Allard devant les membres de la Société d'histoire des Quatre-Lieux le 29 mai 1996

Alléluia!

Je reviens chez nous! Je vous salue tous, gens honorables qui présidez cette rencontre, à laquelle je suis heureuse d'être invitée. Je vous embrasse tous du regard, chacun, chacune présents.

Je me sens comme autrefois, il y a bien longtemps, la fille d'Henri Grisé qui participait aux fêtes du couvent de la paroisse, de la municipalité. Saint-Césaire, ma ville natale, à laquelle je n'ai cessé d'appartenir, dans un coin de mon cœur.

Quant cette église auguste comme une cathédrale, où j'ai été baptisée, confirmée, me suis mariée, était la proie des flammes, il y a quelques années, j'ai mêlé mes larmes aux vôtres.

J'étais profondément attristée en songeant que ces cloches, qui se taisaient à jamais, avaient sonné tous les deuils, toutes les réjouissances de ma famille.

Mais j'ai la consolation de pouvoir sur une cassette, l'Angélus du midi, au clocher de Saint-Césaire, enregistré par le poste CKAC il y a plusieurs années. Elle fait partie des trésors et des joies de ma vieillesse.

Oui, aujourd'hui comme hier, malgré les années d'éloignement, Saint-Césaire, c'est encore chez moi chez nous.

J'ai connu une enfance, une adolescence vraiment dorée à la maison, toujours là, différente au cours des années, mais où se retrouve les images de si nombreux, de si beaux souvenirs.

Papa, maman, des parents exceptionnels, mon frère, mes sœurs, les grands-parents, ma bisaïeule et puis, dans le village, des oncles, des tantes, des cousins, des cousines. Dans cette maison, sont nés de nombreux petits chérubins, des couples de jumeaux qui partirent pour le ciel avant d'avoir pris goût à la terre.

Une belle longue et riche histoire de famille. J'ai écrit les biographies de mes parents, de leurs naissances et à leurs noces d'argent, 200 pages qui ne seront sans doute jamais publiées, mais où mes enfants et mes petits-enfants découvriront leurs racines.

Quelques pages de l'histoire de Saint-Césaire de Saint-Césaire s'y trouvent, ma famille ayant été présente pour plusieurs générations. Je m'excuse d'avoir cru que ces propos, souvenirs personnels, aient pu vous intéresser.

Quelle longue et belle route j'ai parcouru dans la vie de mon époque, sans itinéraire déterminé, sans rêve précis à poursuivre. À la grâce de Dieu!

Mes années de pensionnat sont encadrées comme le memento dans le rituel de la messe. Nous étions la demi-douzaine de petites sœurs Grisé, ensembles au couvent.

Sans doute un record. Quatre pensionnaires: les jumelles Antoinette et Jeanne, Cécile toujours vivante, Gabrielle, les cadettes Berthe et Fernande, demi-pensionnaires. Il y avait bien quelques moments d'ennui mais nous ne nous sentions pas en pénitence.

L'année 1910 a marqué un jour inoubliable. Noël! Dans la si belle chapelle de notre couvent, pleine de lys et de lumières – comme doit être l'antichambre du ciel – à la messe de minuit, trois petites sœurs Grisé, faisaient leur première communion. Étant les plus petites, nous marchions en tête de ce cortège de blancheur d'une douzaine de fillettes recueillies.

Dix ans de pensionnat, c'est un héritage. J'en garde un souvenir baigné d'un profond attachement. Mon âme vibre encore au nom de la Présentation-de-Marie. Que de souvenirs sont enchâssés dans un long poème intitulé «les mystères joyeux, douloureux, glorieux d'une présentine » et présenté devant la Fondation de l'Amicale de Montréal des anciennes de la Présentation-de-Marie.

Ces études, si bien dirigée, ont préparé sans doute mon cheminement. Comment une fille de Saint-Césaire a-t-elle pu devenir journaliste, la doyenne avec 65 ans de carrière sans nuire à ma vocation d'épouse et de mère? C'est plus qu'un conte de fée. Ça tient du miracle. J'ai eu 48 ans de lune de miel, dans un foyer où j'étais présente. La carrière comme un bijou épinglé au corsage.

Dès l'âge de 8 ans, le goût d'écrire me poursuivait toujours. J'ai écrit et joué des saynètes avec mes sœurs sur les scènes de mon village. Je me souviens avoir été invitée à Saint-Paul et à Rougemont.

J'adressais des poèmes, des contes, des chroniques, à toutes les publications affichant une page ou un coin littéraire. On publiait, avec parfois une mention élogieuse et même en France, on publiait dans l'Idéale Jeunesse.

Et puis, les grands journaux- La Presse, La Patrie, Le Devoir- présentaient des sujets se Concours Littéraires. Je tentais ma chance et je raflais des prix. Combien de cuillères en argent, de ciseaux à broderie, de livres, de billets de 5\$ ou de 10\$ n'ais-je pas remporté! Les noms et adresses des gagnants publiés en première page, parfois avec ma photo.

Si bien qu'un jour, je reçois par la poste une lettre signée du directeur d'un hebdomadaire régional, m'offrant d'être correspondante pour son journal. Comme rétribution, des livres, des partitions musicales, l'abonnement au journal. J'étais ravie, d'autant plus que papa, dont le journalisme avait été un Violon d'Ingres déjà, s'intéressait à mon travail. Un intérêt, une étoile dans ma vie.

J'adressais donc, chaque semaine, l'écho de toutes les activités sociales de ma localité. J'avais déjà le feu sacré. Quelques mois plus tard, le directeur du Canada-Français s'amène chez-nous, m'offrant un poste de rédactrice à plein temps. Au lieu d'exulter, je suis saisie. En moi, il n'y a que refus. Quitter la maison, m'éloigner de mon village, passer des heures dans un bureau... dans ma tête, ça ne marche pas. Bien que flattée de cette offre d'emploi, je me sentais fière d'être capable de dire non. M. Le directeur est parti surpris déçu.

Voilà qu'au souper, quand je raconte ce qui s'est passé, au lieu de recevoir un compliment, papa me dit :

« Tu manques d'expérience, tu es allée trop vite en affaires. Dans pareil cas, on demande à réfléchir. Tu aurais dû nous en parler à ta mère et à moi. »

Je réplique : « Mais vous n'auriez pas voulu que j'aie travaillé à l'extérieur. » « Et pourquoi pas répond mon père. Le bon Dieu t'a donné un talent, il t'offrait aujourd'hui d'en faire quelque chose. C'était peut-être une occasion à ne pas laisser. » Voix de sagesse, je prends ma leçon. Le soir, les amis viennent veiller à la maison- Thérèse, Henriette, Hélène- elle me harcèlent à qui mieux mieux, me disent : « On voudrait avoir ta chance. » Me voilà toute secouée et repentante.

À cette époque, on avait des recettes presque infaillibles pour régler nos problèmes. On promettait de réciter un chapelet pour un petit souci, un rosaire pour une plus grande grâce, une neuvaine pour une faveur plus importante. On allait jusqu'à promettre de faire 33 jours de suite le chemin de croix à l'église, pour les causes désespérées... nos problèmes d'amour, sans doute.

Le soir même, je décide de réciter une neuvaine, l'office de la Très Sainte-Vierge, c'était notre bréviaire d'Enfant de Marie. Croyez-le ou non, le 9e jour, le directeur du Canada-Français revient à la charge, en me disant « Vous ne pouvez pas refuser ce que je viens vous proposer. Venez une semaine à l'essai, si le travail ne vous plaît pas, je vous ramènerai moi-même chez vos parents. » Inutile de vous dire que cette fois, j'accepte. Je me sens plus forte, je pose quelques questions : « Où me loger, où sont les restaurants ? ». Tout est prévu.

J'apprends avec plaisir que la semaine de travail se termine à midi le jeudi, après la sortie du journal. Me voilà embauchée! Le patron me serre la main dans un cordial « Au revoir. » Au souper, grande nouvelle.

Le lundi suivant, papa et maman viennent me déposer au bureau de la rue Richelieu, à Saint-Jean. La voiture familiale sera mon moyen de transport les lundis et les jeudis à venir. Une nouvelle vie commence...

Il n'avait pas été de question de salaire. Le premier jeudi, après le départ des camelots, M.Perrier prend un beau 10\$ dans la caisse et il me le tend en disant : « À lundi. »

J'étais confuse d'être payée pour avoir fait ce que j'aimais autant, écrire, et commencer une carrière en journalisme. Je débordais d'enthousiasme.

J'avais tant de choses à raconter à ma famille, à mon grand-père très soucieux de mes nouvelles fonctions, à mes amies si amicalement curieuses.

J'étais en route, sans savoir jusqu'où ça me conduirait. Ma plume avait des ailes. J'avais une grosse dactylo à ma disposition, au lieu de ma petite Underwood à la maison.

La vie amoureuse mise à l'écart, après des fiançailles de deux ans, d'importants cadeaux de nocés reçus de France, ça ne marchait plus. J'ai remis la bague et tous les cadeaux.

J'avais porte ouverte sur un avenir plein de promesses.

Noviciat de quatre ans dans un journal hebdomadaire, j'entre de plain-pied dans le grand quotidien La Patrie qui publiait sept jours par semaine. On venait de fonder La Patrie du dimanche. Ce fut l'expérience des courriers du cœur, des reportages variés, des comptes-rendus, des interviews, toujours à la course. C'était une fournaise. On prend goût à cette façon de vivre. C'est le métier.

Il y avait des pauses pour étoffer les nouvelles. À cette époque, ce n'était pas tous les jours qu'il se produisait des meurtres, des suicides, de la drogue à plein bateaux, des guerres interminables, des grèves. Il fallait de l'imagination aux rédacteurs. Voulez-vous que je vous raconte une petite anecdote?

Dans les années 36, il y a eu une épidémie de voleuses de sacoches sur la rue, dans les grands magasins, oui des voleuses. Le chef des nouvelles demanda à un reporter d'en parler. Il fallait une preuve à l'appui, une image. Le photographe n'était pas prêt à faire le guet, alors, on imagina une scène... venez vite... costume... femme détective. Le samedi suivant, en revenant chez mes parents, ma mère a reconnu mon manteau et elle m'a demandé ce qui en était.

Je venais à Saint-Césaire refaire mon plein d'enthousiasme chaque fin de semaine où j'étais si bien accueillie à la maison comme une visiteuse intéressante. J'étreignais souvent un chapeau très original qui donnait peut-être des distractions à la grande messe du dimanche. J'étais un peu coquette, et puis, noblesse oblige!

De plus en plus, mon métier me passionnait. J'avais la vocation. Cette carrière ouvre toutes les portes. Celles des grandes qui ne refusent jamais de s'ouvrir devant le reporter armé d'un carnet neuf et d'un bon stylo.

J'ai aimé beaucoup les interviews. Parmi celles dont je garde un souvenir vivant, je cite le cardinal Léger, le lieutenant-gouverneur de la province et madame Comtois, peu avant le sinistre de Bois-de-Coulonge où M. Comtois fut victime de sa foi... vous vous souvenez.

J'ai interviewé la Première Dame du Canada d'alors, Mme Difenbaker, une femme exquise, le sénateur Thérèse Casgrain, des présidents, des présidentes, des visiteurs étrangers, un missionnaire de Chine...

Et puis, un beau jour, un beau Cupidon me barre la route. L'amour revient, un coup de soleil, un coup de foudre. Une année de fréquentations, en suivant des cours à l'université en sociologie, en histoire.

Mon mariage a lieu à Saint-Césaire bien sûr, ma seule paroisse, avec l'inoubliable curé Vincent Lincourt. J'ai vécu 48 ans de lune de miel. J'ai été mère, réalisant l'appel de mon amour. Quatre enfants. Un ange au ciel. Trois fils beaux comme leur père, dont un couple de jumeaux pour continuer la tradition familiale, maman en ayant mis au monde quatre couples dont j'étais le deuxième avec Antoinette.

Ma gloire a été d'être épouse et mère à plein temps, malgré la carrière qui se poursuivait. C'est presque un miracle. Je vous assure que j'étais présente au foyer, maîtresse de maison, mais pas de ménagère. J'ai dû prendre du renfort pour le service domestique et j'ai eu le privilège de n'en jamais manquer.

Quand j'ai eu à choisir entre La Patrie et le mariage, mon cœur a fait pencher la balance. Je croyais abandonner la plume et le dactylo. Une autre porte s'est ouverte. On me demandait de créer une section féminine et des pages pour les jeunes dans un important magazine rural. Quand je présente un schéma en bonne forme, on approuve et on accepte, me demandant « Quel salaire fixez-vous? » J'ai le cran de répondre «avant de parler chiffres, j'ai une condition à poser. » Ces messieurs de la direction paraissent étonnés. Sur le comité, il y avait un anglais qui m'intimidait. Il fut le premier à répondre quand j'eus exprimé ma volonté de travaillé à la maison : « Why not. We'll try». J'ai été 42 ans au Bulletin des Agriculteurs sous le pseudonyme d'Alice Ber, diminutif du nom de jeune fille de ma mère Alice Bergeron.

Alors que je m'épanouissais dans un foyer heureux, mon travail tissait la trame d'une carrière éblouissante. Le courrier d'Alice Ber devenait une institution. Des milliers de lettres arrivaient des quatre coins de la Province. Parallèlement, je commençais ma famille. Deux fois, j'ai voulu quitter le travail. ON m'offrait alors une secrétaire à la maison.

Les enfants grandissaient. Quand j'ai pu accepter de quitter la maison, un jour à la fois, il y a eu la période si intéressante des conférences.

J'avais créé les Courriers sur les ondes à CHLP, de douce mémoire. Il y a qui s'en souviennent? Voilà qu'un éditeur me demande des manuscrits. J'ai publié qu'une série de livres qui m'ont ouverts les portes de la télévision.

Mon mari a été le soutien le plus attentif, si tendrement dévoué. J'étais une femme exquisement heureuse et la carrière se poursuivait toujours en beauté.

Pas moyen de prendre ma retraite. Mon mari jouissait de la sienne après 30 ans de service à l'enseignement et à la direction, à la commission scolaire de Montréal. Nous avons voyagé à travers le monde, en bateaux, en avion, en bateau. J'étais toujours reliée à mon journal par le courrier et par le téléphone.

Nos fils devenaient des hommes. Et le Bulletin des Agriculteurs retrouvant une vocation exclusivement agricole, la Revue des Fermières, dirigée par Pierrette Paré-Walsh, m'ouvrait ses pages.

Consommation de ma carrière avec la mort de ce magazine si intéressant. Après la série inachevée de mes «souvenances », j'ai complété 65 ans de journalisme. J'ai droit au titre de doyenne. J'aurais aimé continuer !

Parmi les honneurs reçus en cours de route, l'hommage de mon couvent, lors de mon mariage et en 1983, aux fêtes du 125e anniversaire de fondation, m'a ému autant que la médaille de vermeil de l'Académie française en 1937.

Membre honoraire de L'ACRA, du Cercle des femmes journalistes, je suis fière d'avoir ma carte de membre-honoraire à vie de la Société d'histoire des Quatre-Lieux.

Jeanne Grisé-Allard
29 mai 1996